

Arts : quand l'Afrique s'éveille

Par Valérie Duponchelle et Béatrice de Rochebouët le 30/03/2017

De la Villette à Art Paris Art Fair, un continent tout entier s'est donné rendez-vous sur les cimaises. Traits et portraits de sept artistes qui font sensation.

Billie Zangewa, l'histoire cousue main

Sold out immédiat sur le stand d'Afronova Gallery de Johannesburg, où toutes les pièces ont été vendues en quelques heures, autour de 40.000 € Née en 1973 à Blantyre (Malawi), l'artiste vit et travaille à Johannesburg.



Billie Zangewa, *Every Woman*. - Crédits photo : Jurie Potgieter

Dès 10 ans, elle dessine des illustrations de mode. À 30 ans, elle remporte le prix Absa. L'Atelier Gérard Sekoto la propulse dans le monde de l'art avec un triptyque de sacs à main, *Foi, amour et espoir*, représentant les paysages urbains de Joburg, surnom local de Johannesburg.

Depuis, elle en a fait des tableaux, tapisseries sculpturales de soie, mosaïques scintillantes qui sortent du cadre comme des esquisses inachevées. Elle produit peu, donc la liste d'attente était longue avant même la foire parisienne, pour ses grandes pièces cousues sur soie. En 2014, Piasa avait vendu pour 20.000 € une de ses femmes cousues main de 2010.

Moffat Takadiwa, la vie tressée

C'est le coup de cœur absolu des premiers visiteurs de l'exposition «*Le jour qui vient*» à la Galerie des Galeries, aux Galeries Lafayette. Né en 1983 à Karoi, au Zimbabwe (l'ancienne Rhodésie britannique de l'écrivain et Prix Nobel 2007, feu Doris Lessing), Moffat Takadiwa vit et travaille à Harare, tresse les objets trouvés - touches d'ordinateur, bouchons, brosse à

dents multicolores, tubes de dentifrice vide - en une sorte de bouclier touffu de dos de hérisson géant.

L'astuce et la débrouille ont généré chez lui une invention formelle poétique, fraîche et douce qui ravit les collectionneurs en piste à Art Paris Art Fair, au Grand Palais (10.000 euros chacune de ses installations à la Tyburn Gallery de Londres). La domination économique des grandes marques mondiales de l'industrie des produits d'entretien et d'hygiène (Colgate) devient une satire gaie et bien ciblée.

Romuald Hazoumé, le roi de la récup

Au vernissage VIP d'Art Paris, le Béninois, né en 1962 à Porto Novo, posait tout sourire, en costume blanc traditionnel, sur le stand d'André Magnin. En écho à l'économie du pays, fondée sur le système D, Romuald Hazoumé est le roi de la récup, plein d'humour et de force plastique, avec ses bidons d'essence accumulés (180.000 €, sa demi-voiture, *Elf rien à foutre*) ou transformés en masques à plumes, à nattes, à coiffe africaine, à accrocher comme jadis les trophées de son pays (16.000€).

Il trône aussi chez October Gallery, à Londres. En novembre, Piasa a vendu 19.000 € un masque *Azonto* («taxi» en béninois, renvoyant à la couleur jaune des *cabs* américains). Avec son humour acide et son peps, il dénonce l'incompétence ou la corruption des gouvernements soutenus par les ex-colonisateurs. Une réflexion sur la société de consommation, avec les pays occidentaux qui achètent le pétrole et envoient leurs déchets.

Aïcha Snoussi, le cœur d'une femme

Formée aux Beaux-arts de Tunis, cette jeune femme, née en 1989 à Tunis, a du tempérament. Graveur de formation, elle dessine un monde fantasmé à la plume noire qui évoque tous les secrets du corps sans jamais les spécifier. Il y a de la miniature persane et du Hans Bellmer chez cette passionnée d'art qui «célèbre la beauté jusque dans la laideur et l'art du grotesque».

Elle a disposé de façon superbe, perpendiculairement à la cimaise comme des pointillés ou de petites vagues, juste au-dessous du niveau de la mer, ses livres ornés de dessins abstraits. Subliminalement subversifs et doucement transgressifs, ils revendiquent la liberté, l'identité et le plaisir sans aucun mot. La vie d'une femme se lit donc à livre ouvert dans cette installation de la A. Gorgi Contemporary Art Gallery de Sidi Bou Saïd, soit à une vingtaine de kilomètres au nord-est de Tunis (aussitôt vendue à 4000 €).

Mohau Modisakeng, le pionnier du corps noir

Marie-Ann Yemsi, la commissaire de l'exposition *Le jour qui vient* à la [Galerie des Galeries](#) et du focus africain à [Art Paris Art Fair](#), s'étonne - et s'agace un peu - qu'il faille encore épeler le nom de cet artiste sud-africain, né en 1986 à Soweto.

Ses performances sont d'une beauté lente et profonde, puissant corps noir qui s'épluche de copeaux noirs, comme une pépite d'or cachée sous le minerai poussiéreux. Il a une façon insolente et très physique de parler du corps noir, de son assujettissement et de sa douloureuse libération.

Cet artiste présent partout, des Galeries Lafayette à Art Paris (sur les stands de Whatiftheworld de Cape Town et de la Tyburn Gallery de Londres), représentera l'Afrique du Sud avec sa compatriote (blanche) Candice Breitz à la 57e Biennale de Venise, en mai. Ses photos, où il se met en scène d'une manière saisissante, se vendent de 7200 (édition de 6) à 8200 €

Alexis Peskine, la peau du métissage



Alexis Peskine, *Under Construction* - Crédits photo : Courtesy October Gallery, London

Grand et dégingandé (il est parti vivre aux États-Unis à 17 ans pour jouer au basket-ball), [Alexis Peskine](#) est là, en chair et en os, pour le vernissage d'«*Afriques capitales*» à la Villette, comme celui d'Art Paris Art Fair sous le soleil de l'Afrique au Grand Palais (à voir sur le stand de l'October Gallery de Londres).

Né à Paris en 1979, Alexis Peskine se définit comme un artiste «poly-identitaire». Père franco-russe, mère afro-brésilienne. Grand-père juif rescapé des camps allemands.

Les Parisiens ont déjà vu son travail à la Galerie BE-Espace à la Bastille, avec son exposition *Clou de Gueule*. Ses énormes portraits en relief (neuf tailles de clous qu'il enfonce à profondeur variable) sont une référence à la sérigraphie d'Andy Warhol et au grain de la peau, emblème du métissage.

Le plus grand, brun comme la terre d'Afrique, est à 66.000€ (avec TVA). Ses vidéos sont métaphoriques et lyriques, comme ce jeune Christ noir au front ceint d'une couronne de tours Eiffel.

Yinka Shonibare, l'art des origines

«Vous m'avez demandé de faire de l'art africain, ce genre de stéréotype, alors je vais vous en faire», dit le Britannique, né au Nigeria, quand il étudiait à Saint Martin's à Londres. Bravant son handicap (la myélite transverse), Yinka Shonibare, 55 ans, a très tôt travaillé les notions

de racines et d'origines, juxtaposant objets du British Museum et appareils électroménagers, défiant le spectateur de choisir son camp.

«C'est l'archétype de l'artiste faisant partie de la diaspora, avec une identité africaine assumée produisant des œuvres au goût des Occidentaux, par son travail autour du tissu wax habillant les lords et les bourgeois de l'histoire anglaise coloniale», analyse l'expert Christophe Person. Il a choisi cette vedette d'«*Africa Remix*», le choc créé par Simon Njami à Beaubourg en 2005, comme star de sa quatrième vente d'art contemporain africain, le 20 avril, chez Piasa.

<http://premium.lefigaro.fr/arts-expositions/2017/03/30/03015-20170330ARTFIG00329-quand-l-afrique-s-eveille.php>